

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an. . . 10 fr.
Six mois. . . 5 fr.

Pour l'Étranger :
Un an. . . 12 fr.
Six mois. . . 6 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social
qui assure à chaque individu le maximum de bien-être
et de liberté adéquat à chaque époque.

PREMIER MAI 1920

Exigeons, imposons l'amnistie totale

PROPOS SUR LE SEUIL

Premier Mai ! Notre fête des Morts ; la fête aussi de nos espoirs, espoirs de la libération du travail, de l'affranchissement des cerveaux, de la rénovation des cœurs. Vision lointaine encore peut-être, mais combien attractive, de l'épanouissement splendide de l'Homme, de tout son être vital, de tout son être pensant, au sein fraternel des groupes harmoniques.

Premier Mai ! Affirmation hautaine et fière de nos forces menaçantes. Grondement contenu du géant populaire, mais qui monte et s'amplifie de jour en jour. Grondement annonciateur de l'orage qui s'avance et s'étend, au souffle ardent de la Révolte. Menace et soufflet chaque année répétés, à la face des meurtriers d'hier, des misérables persécuteurs de toujours.

Premier Mai ! Deuil sanglant qui crie au cœur du prolétaire ! Deuil sous un suaire pourpre du sang des nôtres.

Premier Mai ! Prière ardente des foules vers les martyrs de notre cause ! Hymne formidable incarné en des millions de poitrines, et qui monte vers les trônes, les banques et les casernes, comme un remords vivant qui les emportera.

Souvenez-vous ! Chicago, la libre Amérique ! Ironie des termes ! L'Amérique, peuple nouveau gangrené d'atavismes, où toutes nos tares se sont amplifiées, comme pousse en un sol neuf le chardon vigoureux. La Russie des tsars même est moins imprégnée du sang, de la chair meurtrie des travailleurs, que le pays des dollars.

C'est là que naquit, sur le charnier des justes, le symbole de nos espérances.

1^{er} Mai 1884. — La Fédération des Travailleurs des États-Unis et du Canada pose ses revendications : salaires et la loi de huit heures. La loi de huit heures, qu'on s'efforce ici de rendre inopérante, quelle menace, alors, dans un pays où tant d'hommes peinaient de douze à « quatorze » heures chaque jour ! La répression était prête. La police d'Etat se mêlait à la police « privée » ; car ces gens ont le droit, eux, d'armer des mercenaires et de les jeter sur le travail, comme les nobles bandits du Moyen Âge jetaient leurs soudards sur le passant, aux environs de leur burg.

Mai 1887. — Le crime ! Les ouvriers de Mac Cormick sont en grève. Ils s'assomèrent devant l'usine. Et voici que brusquement, à bout portant, les shires dissimulés fusillent la foule désarmée. La colère monte. Spies et Parsons lancent l'appel aux armes, pour la défense et la lutte à forces égales.

Mais peut-être serait-ce faire rayonner de Chicago une répression insurmontable. On tente la conciliation. Un meeting de protestation s'assemble, paisible. Mais il faut vaincre les ouvriers et la fusillade recommence.

Qui sait combien de vies eussent été fauchées si, venant de l'inconnu, brusque et décisive, une bombe n'avait brisé l'assaut.

Huit des nôtres furent arrêtés, huit apôtres, dont pas un ne fut coupable. Un jugement inique en mena cinq à la potence et trois au bagne.

C'était le 17 mai. « Justice » expéditive ! Assassinat, bourgeois ! dont vous portez l'opprobre. Assassinat, puisque six ans plus tard, un honnête homme, Jean Altgeld, gouverneur d'Illinois, rapportait la sentence ; puisque, transportée d'insignation, une des vôtres, une millionnaire, Mlle Van Zandt, plaida la cause des sacrifiés et flagella leurs bourreaux d'un geste magnanime : elle donna sa main et son amour à Spies qui séparèrent d'elle, toujours, les barreaux de la cage qu'il ne quitta que pour le gibet.

O bourgeois ! Imbéciles criminels ! Vous ne savez donc pas combien est fécond le sang des martyrs, et comme bout la pensée dans le silence des cachots ? Ignorez-vous Jésus et les philosophes de la Bastille ?

Dressez des échafauds ; levez de toutes parts des meutes stipendiées ;

répandez le mensonge et la menace dans la calomnie ; frappez même les vôtres quand ils sont moins aveugles ; que nous importe ?

L'idée s'étend et les faits vous débordent. Après Chicago, les cadavres de Lincoln et de Mac Kinley ! Après mai 1890 et la révolte de Vienne en Isère, après mai 1891 et Fourmies et Clichy, la répression toujours, mais Ravachol encore !

Après le Grand Massacre, et les Conseils de guerre, et les géolés avides, et les poteaux sanglants : la Débauche où vous vous débâtiez sur un horizon rouge.

La répression ? Pauvres fous ! L'année dernière le sang vous macula. En fûtes-vous plus rassurés ? Le monde en est-il moins dans le chaos qui vous érase ?

1^{er} Mai 1920. — L'inconnu, mais le seuil d'une ère nouvelle. Plus que jamais, bourgeois ! nous marquons sur vos fronts le signe de vos crimes. Plus que jamais les rancœurs et les colères de vos victimes montent vers vous. Plus que jamais, les colonnes du Palais où règne l'Argent-Maudit, tremblent et craquent et bientôt crouleront.

Et comme les vagues de l'océan frappent la base des rochers, s'enfient lentement, puis battent en écumant le rempart de granit et le submergent, comme elles, de jour en jour, de mois en mois, sur le souffle de nos espoirs, l'idée monte et s'étend immensément ; de jour en jour, de mois en mois, sur les épaules de la foule, la Révolution s'avance et vous engloutira.

CHAB.

TRAVAILLEURS !...

En ce jour de grève et de protestation : à vos préoccupations matérielles, à vos revendications sociales, n'oubliez pas de joindre l'obtention de l'**AMNISTIE TOTALE**, sans aucune restriction.

Pensez à Cottin, au geste généreux et qui paye de dix ans de réclusion le « crime » de s'être dressé contre un tyran abhorré.

Pensez à Lecoin, au geste de courageuse désobéissance et qui, pour s'être refusé à l'odieuse tuerie, purge une condamnation à six ans d'emprisonnement.

Pensez à Barbé, aux Marins de la Mer Noire ; aux Mutins de 1917...

Pensez à tous ceux qui n'ont pas voulu servir ; à tous ceux qui ont désobéi aux ordres criminels des chefs.

Pensez aux insoumis ; aux déserteurs ; à tous ceux qui ont fui l'exécration de la guerre. Et exigez pour tous ceux-là qui sont des nôtres et des vôtres, et qui, plus courageux que nous, nous ont montré l'exemple des saines révoltes, des actions viriles, la **LIBÉRATION**.

Mais pour les faire sortir des géolés où ils souffrent et meurent ; des géolés où ils espèrent en votre aide, en votre fraternelle solidarité ; n'attendez rien des parlements, n'attendez rien des gouvernants...

NE COMPTÉZ QUE SUR VOUS-MÊMES ; SUR VOTRE ACTION DIRECTE, RÉVOLUTIONNAIRE.

Et sachez que la plus large amnistie, celle qui ouvrira toutes grandes les portes des bagnes et des prisons ; celle qui libérera, **SANS EXCEPTION**, toutes les victimes des répressions, **SERA CELLE QUE VOUS SAUREZ PRENDRE VOUS-MÊMES, QUE VOUS SAUREZ IMPOSER !**

Assez de Discours !...



— Ils ont beau gueuler fort, nos ex-ministres, nos pachas cégétistes ; ils ne couvriront pas la grande voix du vent d'Est...

Alaudot

que par la guerre et qui constitue l'obstacle le plus puissant à notre libération.

Contre les souffrances imposées par la faim au malheureux peuple d'Autriche. Contre la lente agonie dans laquelle se débat tout une population. Contre la déchéance par les privations dont est menacée une partie de l'Europe. Contre cette situation lamentable et tragique faite à des millions d'êtres humains pour la satisfaction de quelques bas appétits.

Contre la terreur blanche en Hongrie. Contre les exécutions continuelles dont sont victimes les révolutionnaires de ce pays. Contre le régime odieux imposé à tout un peuple par une réaction avide de vengeance, avec l'appui des gouvernants de tous les pays.

Contre la répression féroce exercée contre les ouvriers de la Ruhr, coupables d'avoir tenté de se libérer. Contre les forfaits dont se rend coupable la Reichswehr en Allemagne, avec le consentement et l'appui du gouvernement et du militarisme français. Contre l'intervention armée dans tous les pays en révolution.

Contre l'assassinat des ouvriers français à Belfort. Contre l'immixtion de la force armée dans tous les conflits économiques.

Contre les traitements abominables — et qui ne rappellent que trop les sombres jours de l'Inquisition — infligés dans les géolés républicaines à ceux des nôtres, coupables d'avoir voulu se soustraire aux monstrueuses obligations de la loi militaire, de s'être refusés à se muer en assassins, de marcher contre les révolutions ouvrières, ou encore d'avoir exposé une pensée contraire à celle des maîtres du jour.

Contre tous les crimes, enfin, qui sont une conséquence du régime que nous vivons, la protestation de la classe ouvrière de ce pays doit s'élever, s'unir à celle du prolétariat universel pour former une immense clameur de réprobation qui fera reculer les tyrans apeurés de tous les pays.

Elle se doit d'exiger :
Que la paix soit conclue immédiatement avec la Russie. Que les révolutionnaires russes soient laissés libres, enfin, d'organiser leur existence comme il leur convient, que les relations économiques soient reprises sans tarder avec les Soviets, et cela dans l'intérêt de tous.

Que les expéditions militaires dans les pays étrangers soient abandonnées et qu'il soit procédé au désarmement général.

Que l'amnistie totale soit votée, rendant à la liberté les innombrables victimes de la société bourgeoise.

Pour ces protestations, pour ces revendications, le prolétariat français, unanime, se dressera le 1^{er} Mai.

Puis enfin, conscient de sa puissance, il devra, non plus se contenter de protester et de revendiquer, mais comprenant que le malaise dont il souffre et les crimes contre lesquels il s'élève constamment sont d'essence capitaliste et ne peuvent disparaître qu'avec ce régime, il engagera résolument la bataille contre l'ordre social établi, pour l'instauration d'une société basée sur le travail et la solidarité.

Mais pour cela, il ne suffira pas de se croiser les bras le jour du 1^{er} Mai. Les privilèges ne céderont pas à la menace. Ils ne capituleront que devant la force. La grève générale sans limitation de temps peut seule nous apporter le résultat que nous cherchons.

Nos camarades cheminots — sans lesquels aucun mouvement général n'est possible — en ont voté le principe à leur Congrès national. Ils seront vraisemblablement avec nous en ce jour du 1^{er} Mai 1920, si la C. G. T. le veut, c'est-à-dire si elle ne maintient pas son premier point de vue d'un chômage de vingt-quatre heures. Les ouvriers de l'industrie privée, battus sur le terrain corporatif sont impatients de prendre leur revanche. Une magnifique occasion s'offre aujourd'hui au monde du travail. La laissera-t-il échapper ?

LEPETIT.

TU NE TUERAS POINT

« Dorénavant, on saura que les troupes seront armées et auront la faculté de tuer. »

(Discours de M. André Lefèvre, ministre de la Guerre.)

Où du moins tu ne tueras point si tu n'es puissant. Car la puissance du droit de tuer commence la puissance de défendre son crime. Si tu n'as ni le chapeau civique, ni le laurier victorieux, ni l'anneau d'améthyste qui absout, ni l'or qui rachète tu ne tueras point. Mais si tu as une seule de ces choses, quel plaisir au-dessus des mortels si haut, chaque gilet que tu dresseras ajoutera un rayon à ta gloire.

On arme pour ce premier mal le peuple contre le peuple. Les jeunes hommes qu'on arrache, voici quelques jours, à leurs maisons, dont on pousse l'instruction meurtrière pour ce jour, ces presque enfants tout imbus encore de l'instruction civique, patriotique, ne sauront résister aux ordres sanglants. Un bandeau de fausses idées plus épais qu'un bandeau matériel les aveugle et ils tuent sans le savoir, sans le vouloir, comme des automates, comme des suggestionnés qu'ils sont.

Appel aux mineurs

Une camarade provençale nous écrivait hier : « Il paraît qu'à Marseille, au cours d'un meeting organisé par l'U.D. contre la vie chère, deux auteurs ont proposé de marcher sur les prisons. Vous verrez qu'on finira par le faire. Dans le Midi, c'est comme ça. On est un peu Tartarin, mais il arrive qu'on force de parler, on agit. »

Hélas ! les jours passent, puis les mois, les années, et les Bastilles sont toujours debout. Le Midi ne bouge pas, et le Nord pas davantage.

Au dernier Conseil national de la C.G.T., deux militants ont proposé que l'annistie soit la principale plate-forme du 1^{er} mai. C'était la seule manifestation par laquelle la C.G.T. française eût pu se réhabiliter aux yeux du monde. Les permanents, petits et gros, de Paris et de province, qui ont fait mise et lendemain, assés, coiffés d'apocryphes, lui ont préféré des parades sur la nationalisation. Avec elle, rien à craindre. C'est un sujet de tout repos. Un sujet pour permanent. On peut, avec elle, se livrer à de savants enfilades de phrases jusqu'à ce que les auditeurs bâillent à se décrocher la mâchoire, on dormira debout.

Il en allait tout autrement avec l'annistie. Celle-ci, en effet, est surtout une question de sentiment.

De la foule indignée, un cri part, en 89, anonyme : « A la Bastille ! »

C'était la révolution.

La situation, en 1920, est la même. La bourgeoisie est tout aussi mal en point que l'était la noblesse.

Et la Bastille a fait des petits. La France, les colonies, son couvent. Toutes, elles regorgent d'innocents, de victimes comme celle de 89. Le fardeau de la guerre est trop lourd. Le mécontentement est général.

Tout comme il y a 131 ans, de la foule anonyme du 1^{er} mai 1920, un cri aurait pu partir : « Aux prisons ! »

Rit ce cri, jolies après l'agitation intensifiée pour l'annistie. L'aurait pu dire la marche la rue sur la gauche, diraient les bourgeois vers cette honte : la prison. L'air, le soleil, la vie, avec la liberté, rendus à ces nouveaux Lazare, Cottin, le justicier, Cottin, le libérateur enfin sauvé.

Les journaux bourgeois, aussitôt prise la décision du Conseil national, n'auraient plus entretenu leurs benêts lecteurs que de l'annistie. La trousse aurait gagné, une fois de plus, les bourgeois. Le parlement, qui n'est que le reflet de leurs instincts, aurait alors voté une large et totale annistie.

Hypothèse ?

La loi sur la journée de huit heures, l'an passé, n'a-t-elle pas été votée en cinq sec ? La crainte du peuple est le commencement de la sagesse.

L'annistie, la vraie, non celle d'un Douchet plébiscitaire aux seules ripailles, mais une annistie libérant les révoltes, les fils, les héros du peuple, celle-là, l'annistie, ne se commande pas, humblement, en faisant autrui dans les salons des ministres, comme l'ont fait les permanents : elle s'impose, elle est exigée par l'action ouvrière, l'action directe de toute la masse des travailleurs.

Les classes dirigeantes sont incapables d'un geste généreux. Ce n'est que contrainte, qu'elles s'engagent dans la voie de la bienveillance. Elles ne gardent l'initiative que dans la répression. La nuit du 4 août était éclairée par les flammes vengeresses qui devoraient les châteaux et projetaient au loin leurs menaces.

Nos permanents se sont-ils représentés la douleur, le désespoir, la rage de ces malheureux, lorsqu'ils auront appris que la C.G.T. les lâchait ?

La C.G.T., c'est-à-dire une poignée de permanents !

Mest avis que si les syndicats avaient été consultés — comme ils devraient l'être si la C.G.T. n'était pas devenue la chose de quelques uns — ce n'est pas la nationalisation qu'on aurait réclamé le 1^{er} mai, c'est l'annistie.

Accrochés à leurs barreaux, tournés vers la ville, les usines, vers le peuple grouillant et tout-puissant, ils ne vivaient plus, ces emmurés, que dans l'attente de ce 1^{er} mai libérateur. Quelle déception, quelle cruelle déception, qu'ils auront appris !

Puisque les permanents n'ont pas voulu

On arme. Après la paix armée contre l'étranger, la paix armée contre le peuple.

M. Lefèvre, ministre, ex-socialiste, Noske français, le proclame, la chair du peuple après avoir servi de cible aux balles allemandes servira aux exercices de tir des jeunes classes comme jadis elle expérimenta nos nouveaux fusils.

Ah ! si moi, j'osais prétendre ici qu'aux balles doive répondre les balles, les portes d'une prison se refermeraient vite sur moi : Provocation au meurtre ! Un ministre a lancé cette provocation et le voici grand homme et sauveur de la Patrie-coffre-fort. Mais moi, je ne le dirai point, je hais le sang. Je préfère que les coups des provocateurs du peuple aillent tomber dans le vide. Les sacralités inutiles sont odieuses, le jour où la Révolution, inattendue, surgira, il ne sera point besoin de crier aux uns : « Tirez ! » aux autres : « Ne tirez point ! » Car alors dans l'unanimité le peuple des soldats et des ouvriers s'unissent comme là-bas vers l'Orient, vomira d'un accord commun les exploitateurs et les assassins.

A. DU BIEF.

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)

VI A SALONIQUE

On n'ignore pas que la Censure a été particulièrement sévère pour tout ce qui touchait à l'armée d'Orient, tant à l'époque des Dardanelles que lors de l'expédition de Salonique. Pendant longtemps, rares, pour ne pas dire nuls, furent les informations et documents authentiques que la presse indépendante a pu se procurer et publier.

Mais ce ne fut pas seulement sur les opérations militaires elles-mêmes que la vieille Anastasie exerça ses sévérités. Elle frappa rudement aussi sur tout ce qui intéressait le Service de Santé, un des plus importants, étant données les difficultés du climat et la gravité du paludisme endémique dans ces pays.

Pendant longtemps, il me fut impossible à moi-même de publier une seule ligne des documents que j'avais pu recueillir au cours de mon service dans la marine, tant sur l'organisation criminelle de l'expédition des Dardanelles (voir la 2^e partie du livre) que sur le fonctionnement du Service de Santé dans le corps expéditionnaire d'Orient.

Cela explique pourquoi je dus réserver pour ma Nouvelle gloire du sabre la publication de ces documents.

L'impératrice qui présida à l'organisation du Service de Santé pour l'expédition de Salonique atteignait des proportions véritablement monstrueuses. Cela touche à la fois au crime et à la folie. Et cependant, poussée par sa politique d'impérialisme colonial, la France avait déjà fait de grandes expéditions lointaines, notamment celle de Madagascar.

L'expérience de cette expédition, qui fut un véritable désastre au point de vue sanitaire, ainsi que j'en fis la preuve à la tribune de la Chambre, n'a servi de rien aux grands manitous de la rue Saint-Dominique : les Tournais, les Delorme, etc., etc.

Le crime de Salonique et des Dardanelles a été la répétition complète, absolue, et sur une plus grande échelle, du crime de Madagascar.

Comme à Madagascar, ils ont fait montre d'une étonnante ignorance et d'une révoltante incurie. Encore plus qu'à Madagascar les bureaux accumulèrent maladresse sur maladresse, et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que leur impéritie, autant que les Bulgares, a été l'ennemi de nos soldats.

Comme à Madagascar, enfin, ils se sont faits les complices de la fièvre et du climat. Oh ! si l'on avait beau dire et beau faire pour se justifier, le pays ne s'y méprendra pas. Il a fait, malgré la Censure, le décompte de ses morts, et jusque dans la bourgade de la ville lointaine, il n'y a personne à cette heure qui ne sache que si une partie des victimes a succombé sous la mitraille bulgare, c'est l'impératrice des organisations du Service de Santé qui a tué le reste.

J'ai conscience que je porte ici une accusation d'une exceptionnelle gravité ; aussi ne me suis-je permis de la lancer qu'avec des preuves sérieuses à l'appui. Et quelles meilleures preuves pourrai-je donner que celles émanant non seulement de simples soldats, mais de médecins et d'officiers ?

Je vais donc laisser parler ici quelques témoins.

Et d'abord, voici la fin d'une lettre que m'écrivait, au moment de l'expédition, un lieutenant qui n'est certes pas révolutionnaire, et a toujours passé pour un excellent « patriote » aux yeux de ses chefs :

Bordeaux, 6 janvier 1916.

« En somme, vous le voyez, quoi qu'en aient dit ses adversaires politiques, le général Sarrail a fort bien manœuvré. Puisque son armée devant l'immense supériorité numérique des armées allemandes, autrichiennes et bulgares n'avait plus le moindre espoir de rejoindre le gros de l'armée serbe, et que notre flanc gauche pouvait être tourné, la retraite sur Salonique s'imposait. »

Et je vous le répète, cette retraite se fit en si bon ordre que nos pertes auraient été minimes, si l'armée avait eu un service de santé convenablement organisé, mais il n'y avait ni le nombre de médecins, ni le nombre d'infirmiers pour soigner le quart des malades que la fièvre paludéenne jointe aux fatigues des longues marches faisaient dans nos rangs.

Nos ambulances n'ont jamais eu la moitié de la quinine qu'il eût fallu. A Stroumitza où ma compagnie campa quelques jours, elle fut complètement défaut, et à ce moment sur un effectif de 2.000 hommes nous avions 800 fiévreux sans compter les dysentériques. Nos majors étaient désolés de voir qu'ils ne pouvaient donner aux malades les soins qu'exigeait leur état. Et pourtant s'ils manquaient de quinine, n'étaient pas faute d'en avoir réclamé par tous les courriers depuis le début de l'expédition.

Quelle lourde responsabilité pèsera sur ceux qui ont laissé dans un pareil désarroi le Service de santé du corps expéditionnaire d'Orient ?

Croyez-vous que les pertes occasionnées par la seule impéritie du Service de santé pendant cette fameuse retraite de 1915 aient servi de leçon à ses organisateurs ? Hélas ! non, pas plus que le désastre des Dardanelles, ainsi que je le prouverai plus loin.

En 1916, lors de l'expédition sur Monastir le service le plus important de tous étant donné, je le répète, la fièvre et le climat aussi redoutables que l'ennemi, dans les plaines marécageuses de la Macédoine, se montra toujours par la faute des bureaux d'une insuffisance et d'une incapacité absolues.

Ecoutez plutôt ceci. C'est un médecin aide-major qui écrit :

Châlons-sur-Marne, 14 mars 1917.

Oui, mon cher Vigné, cela est pénible à dire, mais c'est pourtant la vérité. Pendant cette marche glorieuse, certes, mais combien pénible, de Salonique sur Monastir, nous avons semé sur notre retour une quantité considérable de pauvres soldats auxquels nous n'avons pu donner les soins nécessaires parce que nous manquions de tout : matériel d'ambulances, voitures, médicaments. Ce qu'il y a de plus douloureux à avouer, la quinine même nous a manqué.

Parti de Salonique avec une provision insuffisante de ce médicament, dont il aurait fallu autant que de projectiles et de munitions, il n'en restait presque plus à ma formation.

Ecoutez plutôt ceci. C'est un médecin aide-major qui écrit :

Châlons-sur-Marne, 14 mars 1917.

Oui, mon cher Vigné, cela est pénible à dire, mais c'est pourtant la vérité. Pendant cette marche glorieuse, certes, mais combien pénible, de Salonique sur Monastir, nous avons semé sur notre retour une quantité considérable de pauvres soldats auxquels nous n'avons pu donner les soins nécessaires parce que nous manquions de tout : matériel d'ambulances, voitures, médicaments. Ce qu'il y a de plus douloureux à avouer, la quinine même nous a manqué.

Parti de Salonique avec une provision insuffisante de ce médicament, dont il aurait fallu autant que de projectiles et de munitions, il n'en restait presque plus à ma formation.

Ecoutez plutôt ceci. C'est un médecin aide-major qui écrit :

Châlons-sur-Marne, 14 mars 1917.

Oui, mon cher Vigné, cela est pénible à dire, mais c'est pourtant la vérité. Pendant cette marche glorieuse, certes, mais combien pénible, de Salonique sur Monastir, nous avons semé sur notre retour une quantité considérable de pauvres soldats auxquels nous n'avons pu donner les soins nécessaires parce que nous manquions de tout : matériel d'ambulances, voitures, médicaments. Ce qu'il y a de plus douloureux à avouer, la quinine même nous a manqué.

Parti de Salonique avec une provision insuffisante de ce médicament, dont il aurait fallu autant que de projectiles et de munitions, il n'en restait presque plus à ma formation.

Ecoutez plutôt ceci. C'est un médecin aide-major qui écrit :

Châlons-sur-Marne, 14 mars 1917.

mation sanitaire lorsque nous sommes arrivés à Florina. C'est navrant, mais c'est ainsi. Nos grands chefs de Paris, tous les grands manitous du service de Santé ont fait preuve d'une impardonnable impéritie.

Que de choses tu pourras écrire à ce sujet, si comme tu me le dis dans ta dernière lettre tu as l'intention de faire une Histoire du Service de Santé pendant la guerre.

En ce qui concerne l'expédition de Salonique et surtout la marche sur Monastir que j'ai faite, pas à pas, tu pourras dire que plus de cinq mille soldats sont morts victimes de cette coupable impéritie et tu seras même au-dessous de la vérité.

Voici maintenant le témoignage d'un caporal infirmier :

Florina, ce...

« Nous sommes arrivés à Florina. Notre compagnie, sans avoir subi un coup de feu, a enterré 150 hommes en cinq jours, morts de la fièvre paludéenne ou de la dysenterie. Aucun de ces malades, malgré les efforts des médecins qui pourtant ont accompli des prodiges, n'a pu recevoir les soins qu'exigeait son état. Il y avait, à ce moment-là, trois flacons de quinine de 30 grammes chacun pour plus de deux cents malades que contenait l'ambulance.

On a manqué même de sulfate de soude. Et les évacuations sur l'arrière étaient rendues presque impossibles par le manque de voitures d'ambulances. Le petit nombre, dont on disposait était en si mauvais état qu'on ne pouvait les utiliser.

Ecoutez ce brigadier d'artillerie :

La Cerna, le...

« Il y a, en ce moment, cinq cents malades à l'ambulance de la Cerna, et pour les soigner trois médecins seulement, qui sont sur les dents et qui, malgré leur dévouement, ne peuvent suffire à tout.

Il y a une moyenne de trente décès par jour. C'est un va-et-vient de cadavres qu'on empêche d'enterrer. J'en ai vu hier, non pas guéri, mais un peu amélioré. Mes accès étant plus rares, j'ai dû céder la place à un autre plus atteint que moi.

Etant donné le nombre dérisoire de places, on n'envoie les hommes à l'ambulance que lorsqu'ils sont gravement atteints et à moitié morts. Encore, si on pouvait se procurer de la quinine, on pourrait résister plus longtemps, mais nous sommes restés plus d'un mois sans que notre capitaine pût s'en procurer une once pour notre détachement.

Nos majors se plaignent et écrivent, réclament à grands cris ; on ne leur répond pas ou bien on leur dit : « Ce sera pour la prochaine fois... »

D'un lieutenant d'infanterie, ce court extrait :

« Depuis notre arrivée en Macédoine, la fièvre ne m'a pas quitté et, depuis quelques jours, j'ai de plus la dysenterie. Beaucoup d'hommes de ma compagnie sont dans mon cas ; depuis quinze jours, nous n'avons pu boire que de la boue.

Notre major fait son possible pour bien nous soigner, mais les remèdes manquent, ainsi que les appareils distillatoires qui permettraient de purifier un peu l'eau boueuse qui nous empoisonne. Ils font totalement défaut.

Si jamais le pays connaît la façon dont a été organisé ici le service de santé, il n'y aura jamais assez de colère et d'indignation pour flétrir les organisateurs.

D'un aide-major :

« Ma compagnie est à peu près nettoyée par la fièvre et la dysenterie. La cavalerie ne vaut guère mieux. Seuls, les coloniaux tiennent encore. Les troupes de l'avant ne mangent que du biscuit depuis près d'un mois ; le vin est supprimé et, comme boisson, les hommes touchent quatre centilitres d'eau-de-vie pour couvrir l'eau empoisonnée que nous buvons : à ce régime, on ne va pas loin.

Les ambulances et les hôpitaux sont encombrés. A Florina, il y avait 1.500 malades pour 5 ou 600 places ; et il en mourait une trentaine par jour. Il est arrivé que, parfois, la soupe n'était pas distribuée à deux heures du soir.

Ajoutez à ça que la quinine fait à peu près complètement défaut. Aussi la fièvre fait parmi nous beaucoup plus de victimes que n'en feront jamais les balles et la mitraille de l'ennemi.

P. Vigné d'Octon.

La semaine prochaine, fin du chapitre et publication du 7^e. Le crime des rapatriements

LES CHAMPIONS

I

Pour tout le sang qu'ils ont versé
Pour les autels de nos patries,
Pour les lauriers de nos héros,
Dans les étreintes des furies ;
Ils ont subi le feu, l'acier,
Vous pouvez envoyer l'huissier
Rafier, au nom des lois garanties,
Vous rentes.

II

Pour avoir défendu le droit,
Selon le code et nos formules,
Dans la misère qui s'accroît
Et sous la crainte des furies,
Les ventres-plats, les yeux sans biens,
Tous les berrés, les serfs, les chiens,
Ont le droit de lécher les guêtres
Des maîtres.

III

Pour l'être fait le paladin
De la courtoisie justicière,
Peuple, tu ne fus qu'un pantin,
Vais ce qu'on fait dans la coulisse :
Les serbes valent ton effort,
Mais la justice du Veau d'Or
Dresse en secret contre l'émeute
Sa meute.

IV

Pour l'être fait le chevalier,
De la liberté sacrifiée,
Héros, tu n'as eu qu'un pantin,
Vais ce qu'on fait dans la coulisse :
Tous les serbes et tous les chiens,
Pour les fronts laurés des champions
Ont préparé dans les gémonies
Des chaînes.

Ch.-Ang. BONTEMPS.

LE RENOUVEAU SYNDICALISTE

Bravo ! les cheminots, oui, bravo, à vous tous, les artisans désintéressés de la chute des malfaiteurs du réformisme ouvrier qui ont causé tant d'inquiétude dans les événements passés.

C'est une grille non seulement à ceux qui freinent l'action ouvrière, mais c'est un soufflet au démocratisme gouvernemental dont Millerand est le représentant.

Les pionniers fédéralistes et révolutionnaires des cheminots récoltent le fruit de leur action et surtout de la continuité de leur solidarité dans l'action ; c'est un exemple à suivre par ailleurs.

Le bloc nationaliste syndicalo-politicien est en train de se démanteler ; un sérieux coup d'épaulement partout, et c'est la fin du syndicalisme de guerre et la chute des dirigeants confédérés réformistes et apostats.

Cheminots, vous êtes vraiment aujourd'hui les fossoyeurs du régime capitaliste ! Et dire que c'est grâce à la grève que les militants cheminots ont réussi à triompher dans leurs fins révolutionnaires !

Les périodes d'action où il y a des responsabilités à prendre permettront toujours le triomphe de notre tactique, qui est contraire aux tractations et aux collaborations.

Dès aujourd'hui, cheminot, compte sur nous ; nous, nous comptons sur toi pour la révolution sociale.

Ce qui est pénible à constater, c'est que dans l'industrie du Bâtiment, s'il y avait

eu de la cohésion — n'en déplaise à mon ami Péricat — il y a longtemps que nos méthodes auraient été triomphées et que le coup de balai se serait fait au siège de la Fédération et que nous comptierions le Bâtiment à l'avant-garde de l'action syndicaliste révolutionnaire.

Les ouvriers vont aux méthodes directes, ils rechignent maintenant aux tergiversations, ils veulent entendre parler clair, la preuve les gara du *Mineur Hugghens*, réunis le 22 avril au *Mineur Hugghens*, n'ont entendu qu'approuver que les militants qui ont carrement préconisé l'action directe et qui ont indiqué que le but de l'action était l'expropriation du capitalisme industriel et terrien.

C'est bien la condamnation de toutes les collaborations de classes dans toutes les commissions mixtes et paritaires qui a été approuvée, qui triomphe de plus en plus, qui conquiert les militants, les ouvriers, qui affoie les bourgeois, désamorphe les dirigeants et qui doit donner confiance aux militants à persévérer dans leur action intransigente, qui nous rapproche de plus en plus de la catastrophe : la grève générale révolutionnaire.

Compagnons, le syndicalisme de guerre, de collaboration, de tractation, grève sous le mépris, l'action révolutionnaire triomphe, pénètre tous les milieux ; tenons-nous prêts !

J.-S. BOUDOUX.

LES MENEURS

Des soldats de Versailles de la classe 1918 ont, l'autre jour, manifesté contre leur maintien, en dehors du temps légal, à la caserne.

Ailleurs, dans d'autres villes, à Toul notamment, d'autres manifestations ont eu lieu.

Evidemment nous aimerions mieux des protestations et manifestations contre le militarisme tout court que contre ses excès, car il est toujours plus intéressant, et d'élémentaire raison, de s'attaquer aux causes qu'aux effets. Mais la plus belle fille du monde !

Pour les castres du journalisme à tant la ligne qui ont perdu, ou qui n'ont peut-être jamais connu, la spontanéité, l'originalité, il n'est pas possible que ces jeunes gens aient agi d'eux-mêmes. « Ils ont dû être égarés par des suggestions mauvaises, des provocations venues du dehors. »

Ah ! quand c'était le grand massacre et qu'il s'agissait d'exciter les « chers poilus » à tenir, on leur tressait des couronnes, on leur accordait toutes les vertus. Ils n'étaient pas comme les « lourds Boches » ; ils avaient du cran, de l'initiative ! etc, etc, on les faisait travailler pour le coffre-fort.

Aujourd'hui qu'ils combattent contre le prolongement illégal de leur encasernement, les flatteries ne sont plus de mise. Oh ! on ne les insulte pas encore : voici le Premier Mai, et on aura peut-être besoin d'eux. Mais pour cette autre face de la guerre, il est utile, nécessaire, que le cran, l'initiative disparaissent pour faire place à l'obéissance passive et absolue, qui fait la force principale des armées.

Vous voulez vous en aller, les gars de la 181 ! Attendez, patientez encore un peu. Que diable, vous aimez ont fait davantage que vous ! Et puis, l'heure est grave ; c'est pour la Patrie !

Cette pauvre Patrie ! Ceux qui s'en servent ne sont plus très convaincus de l'efficacité de son rôle. Elle aussi a subi l'usure de la guerre et surtout de l'après-guerre.

La Patrie en Russie, en Syrie, en Hongrie, dans la Ruhr ?

Mais oui, c'est cela même. On ne peut tout de même pas crier : « Citoyens, le coffre-fort est en danger ! » On dit : la Patrie. Camouflage trop vieux, trop usagé, et par cela même épuisé par les plus ignorants eux-mêmes.

L'heure est grave, évidemment. Voici les manifestations prolétariennes du Premier Mai ! Qui sait si des événements sérieux et dangereux pour le capitalisme n'en surgiraient pas !

Et dès lors, ne faut-il pas des fusils et des mitrailleuses pour vaincre le peuple victorieux !

Bleuets de la 18, voici les coquelicots de la révolution ! Devenez des concours pour nous aider à ne pas tenir nos promesses faites aux héros de la grande guerre du Droit et de la Justice !

Défendez nos millions ramassés dans la douleur, les ruines, les deuils et les millions de cadavres !

Car les Citrons, les Loucheur, etc., ont bien fait leur devoir ! Et les « ennemis » de l'intérieur voudraient que ces grands patriotes, qui ont admirablement tenu pendant cinq ans, rendent leur argent si noblement gagné !

C'est pas vous qui avez pu avoir l'idée de manifester, on vous a trop bien asservis pour cela. Vous avez « écouté les marchands de surenchères, les mercantis de la politique, les pires de tous ».

Je cite un hère de mon patelin, pauvre journalier au service des gros profiteurs du commerce, de l'industrie et de la politique.

Y a-t-il des meneurs dans l'affaire de Versailles, de Toul et d'ailleurs ?

Oui, il y en a. Ce sont ceux qui mènent en bateau le peuple depuis longtemps, mais surtout depuis bientôt six ans.

Ce sont les meneurs, les fourbes du capitalisme, de la politique, du journalisme, qui ont roulé, dupé, entolé le peuple pour s'enrichir.

Ce sont... Ecoutez M. Isaac, ministre du Commerce :

« Ce qui caractérise le temps où nous vivons, comme celui qui s'est écoulé depuis cinq ans, c'est une série d'illusions

dont nous avons tous été plus ou moins victimes :

« Illusion de la guerre courte ;
« Illusion d'un retour immédiat à l'état d'avant-guerre sitôt après la cessation des hostilités ;
« Illusion que le vaincu payerait ;
« Illusion de la reprise immédiate du travail ;

« Illusion de l'ère de la rénovation sociale et de l'âge d'or ;
« Illusion sur la cause réelle de la crise des changes, et enfin :
« La grande illusion que nos alliés nous aideraient. »

Non, ils n'ont pas été victimes. Non, ils n'ont pas été illusionnés. Ce sont des illusionnistes qui en ont mis plein les yeux à leurs victimes nombreuses pour s'en mettre plein les poches.

Ils ont été prévenus et ils ont jeté en prison ceux qui les prévenaient.

Voilà les meneurs, ceux qui hurlaient ? Jusqu'au bout !

Voilà les meneurs soudoyant leurs valets de plume !

Une enquête, des sanctions pour les provocateurs des manifestations contre le maintien de la classe 18.

D'accord ; messieurs, mettez-vous en prison !...
V. LOUQUER.

Propos d'un Paria

1^{er} Mai, fête du Travail, et aussi fête de la nature qui se pare de ses plus ravissantes fleurs pour nous charmer.

1^{er} Mai qui devrait être la fête de l'Amour et qui ne peut être à l'heure actuelle qu'une explosion de haine guerrière.

Accablés sous le poids de toutes les restrictions, impôts et exactions de toutes sortes que lui a valu la victoire, la masse populaire sent la révolte monter, grandissante, et elle cherche une solution qui la guérira de tous ses maux.

Travailleurs, célébrez le 1^{er} Mai, disent les affiches innombrables.

Pour la nationalisation : pour les huit heures ; pour l'annistie ; pour la fédération des peuples, etc., etc.

Et l'ouvrier qui lit toutes ces affiches, et d'autres aussi dans lesquelles les agents de l'ordre bourgeois lui donnent les conseils opposés : l'ouvrier qui ne voit pas très bien les avantages que lui apportera une nationalisation qui fera de lui un fonctionnaire ; l'ouvrier qui s'est rendu compte que le patronat tourne la loi de huit heures à son profit, comme d'ailleurs toutes les lois ; l'ouvrier qui réfléchit un peu et qui sait que ce n'est pas une protestation platonique de 24 heures qui suffira pour rendre à la liberté les malheureux qui souffrent dans les bagnes, et surtout l'ouvrier qui se souvient d'autres 1^{er} Mai où les travailleurs ont eu à souffrir de la répression, et qui se demande si ce mouvement de 24 heures ne servira pas encore une fois à la bourgeoisie.

Pourquoi aujourd'hui, comme hier, oubliant les traditions, n'écouteront-ils que les rancœurs qui ne demandent qu'à s'exprimer, le travailleur ira dans les meetings, il manifestera, écouter les appels au calme, à la violence, recevra les horions, en donnera se fera arrêter, rosser, et le lendemain renverra au boulot où il attendra le 1^{er} Mai suivant pour faire entendre à nouveau sa voix revendicatrice.

A moins que... Oui, à moins que, comprenant que pour obtenir une vie meilleure, pour pouvoir enfin jouir du produit intégral de son travail, pour pouvoir vivre une vie harmonieuse avec tout ce qu'elle comporte de joies, il est indispensable de renverser la société capitaliste. Et qu'alors, au lieu d'un mouvement de 24 heures pour des revendications qui ne sont que des palliatifs, il fasse la grève générale d'expatriation et ne consente à retourner à son outil, à sa machine que pour s'en servir

